



HAL
open science

Deux Réflexions. L'attribution du nom; Nom-du-Père et langue maternelle

Thamy Ayouch

► **To cite this version:**

Thamy Ayouch. Deux Réflexions. L'attribution du nom; Nom-du-Père et langue maternelle. Desclée de Brower. La Force du nom, Desclée de Brower, pp.94-100, 2010. halshs-01003779

HAL Id: halshs-01003779

<https://shs.hal.science/halshs-01003779>

Submitted on 10 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Deux Réflexions. L'attribution du nom; Nom-du-Père et langue maternelle

Thamy Ayouch

Psychanalyste, Maître de Conférence en psychopathologie clinique (Université Lille 3)

L'attribution du nom

La question du changement de nom et des souffrances qui peuvent s'ensuivre renvoie à celle de la signification du nom. Les patronymes apparaissent de manière tardive, et leur fabrication est, dans un premier temps, porteuse de sens. Ainsi, qu'ils procèdent par adjonction d'un suffixe aux noms de baptême (le prénom *Rodrigo* donnant, par exemple, le patronyme *Rodriguez*), par aphérèse, (*Richardin* engendre *Chardin*), par reprise d'un trait particulier de l'individu en rapport avec sa réalité (*Dupont*, *Legrand*), avec le nom de son métier (*Charpentier*), son analogie avec des animaux (*Coelho*, *Leloup*, *León*), ou qu'ils fassent référence à son lieu d'origine (*Picard*, *Muntaner*, *Cordobés*), les noms de famille témoignent d'une procédure de sens. Toutefois, une fois attribués, ils agissent comme interrupteurs de signification. C'est cette dimension de rupture du sens qui fait poser à Catherine Desprats Pequignot la question de savoir si le nom fait partie du langage, et de quelle façon.

En effet, le nom propre enraie la dimension diacritique du signe linguistique : contrairement aux autres signes linguistiques, il ne manifeste pas de « valeur » oppositive, simple différenciation des autres éléments du réseau symbolique.

Si, pour Frege, le sens est entendu comme mode de donation de la chose, et la dénotation comme ce que désigne un signe, le nom propre n'a donc pas de sens. Ainsi, l'« étoile du matin », et l'« étoile du soir » ont-elle la même dénotation - la planète Vénus, - mais pas le même sens, là où Vénus, utilisé comme nom propre, ne signifie pas mais se cantonne à désigner. Le nom propre est alors toute expression dont la dénotation ne peut être qu'un objet : ni un concept ni une relation. Lettre pure, immuable, changeant peu – hormis dans sa prononciation - lors du passage d'une langue à l'autre, le nom est tout entier pris dans une fonction d'énonciation et de marquage.

Il arrive toutefois que pour ce signifiant pur coupé du signifié, le sens soit réactivé. S'il obéit à une exigence d'illisibilité, d'intraductibilité, par sa référence à une singularité incarnée dans une personne, il sacrifie aussi, comme l'indique Derrida, à une exigence de signification. Par la répétition, il s'encrypte, se charge de sens et s'inscrit, comme tout vocable, dans une chaîne signifiante, un réseau linguistique et un système différentiel. L'itérabilité le pourvoit d'une généralité conceptuelle qui ne dépend ni de la vie, ni de l'unicité du sujet qui le porte. C'est ce qui arrive lorsque de nombreux Juifs reçoivent, depuis l'autre, un patronyme qui signifie, le plus souvent, l'exclusion et la persécution. La haine du groupe et le racisme consistent alors à figer le sujet dans son nom, et celui-ci dans un sens immuable.

Ainsi, lorsque le signifié du nom propre ressurgit, il véhicule le savant paradoxe d'un non-savoir sur l'identité, et produit un petit symptôme social. Pour le sujet aliéné de son nom, l'angoisse apparaît lorsque la relation entre le moi et le nom est brisée. Le mot semble se transformer en chose, reçoit une efficace ontologique proche de celle que relevait Freud dans le tabou des noms des défunts, où nommer le mort revient à le toucher.

Le changement de nom survient donc lorsque le sujet éprouve un refus d'identification à ce nom qui le désigne mais ne semble plus pouvoir recouvrir sa faille constitutive. Une massive

désymbolisation a alors lieu lorsque ce point de suture ne suffit plus à colmater la division du sujet et son manque à être, lorsque l'imaginaire de ce nom bruissant de ce que lui en renvoie l'autre le fige soudain et l'emprisonne. Un nouveau nom est recherché, plus adéquat à la déchirure, plus susceptible de dresser un écran face à l'angoisse de cette blessure structurelle. C'est une semblable opération de nouvelle identification par le nom, que suscite la cérémonie d'invocation des noms de défunts, rappelée par Muriel Gilbert. C'est aussi ce qui semble arriver à la jeune femme évoquée par Ouriel Roseblum, qui trouve, dans le nom de son époux, un étayage de sa position d'amante et de mère. C'est là également le processus par lequel, comme le mettait en exergue Susanah Huler, un écrivain, tel Joyce, se fait un nom, ou l'amant(e) conçoit une vérité dans le nom de l'aimé(e). Et c'est enfin cette « maison du nom qu'habite, comme le soulignait Catherine Desprats-Péquignot, le sujet quand il trouve sa place dans la parole.

Toutefois, aucun nom, sauf à arrêter de nouveau le mouvement, n'est susceptible de désigner l'être du sujet. La question qui se pose alors est de savoir dans quelle mesure le nom permet à un sujet de s'identifier à lui-même. Plus encore, jusqu'à quel point s'identifier à son nom, et comment ne pas trop s'y identifier ? Apparaît ici une dialectique, présente tout le long de ce colloque, et opposant, d'un côté, l'écart continu, la rupture, l'impossible identité, le mouvement incessant de la symbolisation, la différence et sa toute dynamique différence, et de l'autre le retour imaginaire à une origine perdue, l'identité raidie, et le risque de crispation narcissique que peut entraîner l'hypostase du nom.

Nom-du-père et langue maternelle

Cette deuxième partie de la matinée a soulevé les importantes questions de la transmission du nom et de la langue. Patronyme, prénom et langue maternelle apparaissent, au fil des interventions, singulièrement liés dans la tradition juive : ils renvoient à la question totémique de l'affiliation. En effet, d'un côté, le prénom semble occuper une place insigne pour indiquer la filiation, comme le soulignait Robert Samacher : la nomination dans la Thora se fait par lui. Le nom patronymique du père n'y joue donc pas la même fonction de passeur que dans d'autres traditions. Plus encore, c'est par la mère que s'effectue l'affiliation au judaïsme.

D'un autre côté, c'est à nouveau le plus souvent par la mère qu'est assurée la transmission de la langue. L'usage courant associe la première langue parlée par l'enfant à la dimension maternelle (comme l'indiquent les *Muttersprache*, *mother-tongue*, *lingua materna*, *madre lingua* loughat al'oum]). Il n'y a toutefois, selon la définition de [שפת אִמָּא sefat em] ou [אָמָא, nombreux dictionnaires, pas de rapport nécessaire entre cette première langue et la mère.

Ralph R. Greenson, dans son article « About the Sound "Mm" », rattache ce son au mot mère dans plusieurs langues (*meter*, *mater*, *mère*, *madre*, *mutter*, *mamma*, *ama*, *umm*, [אָמָא, [oum]), singulièrement similaire, dans beaucoup d'entre elles au mot sein. Le premier véritable mot naîtrait alors de ce son « mm », et consacrerait, à travers les variations phonétiques propres à chaque langue, la conjonction magique universelle entre parole et chose. Avec la « langue maternelle », la fonction du langage semble en prise avec le sein maternel, mais cette prise est rapport acoustique, de représentations de mot à représentations de mot. Plus qu'une représentation de chose, trace mnésique de la première expérience de satisfaction à laquelle elle reste liée, la mère prend davantage ici le sens d'une représentation de mot liée à la langue maternelle – et c'est à travers des associations mobilisant les représentations de mot que se nouent le destin de l'imgo de la mère et celui de la langue « maternelle ».

C'est toutefois le mot אָבָא [aba], « père », que prononce en premier Ithamar Ben Yehuda, soumis à la non-maternelle langue hébraïque oralement recréée de toutes pièces par son père, comme le rapportait Edson Luiz André de Susa. Cette nomination du père se constitue à partir d'une interdiction de parler une autre langue que l'hébreu. Si toutefois c'est par le nom du père qu'advient la parole chez Ithamar, la transmission de la langue, non maternelle ici, survient par et pour la mère, à titre d'offrande et de protection.

Dans cet exemple de transmission, le Nom-du-père, « non » oppositif du père, fonction symbolique retranchant l'enfant à la toute maternelle jouissance, le nom du père, interpellation et patronyme de celui-ci, fonction sociale de lignage judaïque (Ben Yehuda, fils de Yehuda, nom nouveau de la filiation), et la langue pour la mère semblent indéfectiblement liés.

Il convient toutefois, comme le soulignait Alain-Didier Weill, de ne pas confondre, dans cette transmission du nom du père, le père réel, porteur d'un patronyme, et le père symbolique. Ce dernier, garant de la loi dans une métapsychologie lacanienne, n'existe pas, sauf dans les religions ou chez le psychotique. Si le père réel transmet son nom, c'est, pour Alain-Didier Weill, dans un acte de solitude où il invente, dans ce don unique adressé à tel descendant, quelque chose de nouveau.

Se pose donc la question de savoir que transmet le nom, ou le prénom, dans la tradition juive. Partie morte du vivant, le prénom est reçu à la naissance et dure après la mort : il est marque

d'une traversée du sujet par le Symbolique. Patronymique, le nom consacre le sujet comme passeur, d'une génération à l'autre.

C'est toutefois le prénom, lié à une filiation par le prénom du père (Eliezer Ben Yehuda), qui inscrit dans le judaïsme. En outre, la spécificité de la transmission du judaïsme tient à la mère. La filiation par le nom du père en reçoit, semble-t-il, un statut particulier : patronyme reconnaissable identifiant, pour les autres, le Juif, le nom du père est garant d'un être-juif pour l'autre, imaginaire. La transmission symbolique s'effectuerait davantage ici par le truchement de la mère. La chute du patronyme identifié comme juif, lors d'un changement de nom, ne correspond donc pas à la rupture d'une transmission.

On pourrait alors observer une sorte de paradoxale transgression de la loi paternelle dans la transmission du judaïsme. Bien sûr, celle-ci s'articule sur la certitude de la maternité, le doute toujours possible de la paternité. L'institution de sociétés patriarcales et patrilinéaires vient contrevenir à cette incertitude de la paternité, dans une formation réactionnelle collective, réinstituant, plus que le nom, le prénom du père comme instrument de la filiation.

La transmission maternelle du judaïsme n'en fonctionne toutefois pas moins, au niveau symbolique, à la manière d'une résistance à cette institution, d'une réactivation de l'archaïque.

Pour « Freud le Juif », l'autre premier est la mère, par qui s'effectue, dans la proximité corporelle, la séparation-subjectivation. Pour « Lacan le Catholique », le Nom-du-Père et la loi paternelle garante de l'ordre symbolique inscrivent la subjectivation dans une instance du père.

Cependant, comme toute « formation discursive », les concepts métapsychologiques ne relèvent pas d'une éternitaire et dogmatique théorisation : ne procèdent-ils pas de modalités sociétales toujours inscrites historiquement, et de dispositifs de pouvoir ? A l'ère des nouvelles formes de la parentalité – simple, multiple, homosexuelle, etc., - le paradigme de la transmission du judaïsme, dans sa paradoxale contestation d'un ordre paternel au sein même d'une société patriarcale, pourrait servir à interroger la théorisation psychanalytique dans son historicité.